

L'urgence : maladie d'un rapport à soi-même ?

Nos boîtes postales sont remplies de prospectus publicitaires que nous jetons aussitôt tant ils sont inutiles mais envahissent notre vie quotidienne.

Parmi eux, des cartons *75 Urgences administratives – Nos artisans proches de chez vous*. À gauche, une colonne urgences comprend les numéros d'appels des urgences (112), des pompiers, du SAMU, de la police, de SOS médecin, des brûlures, d'Écoute enfants, de SOS vétérinaire, de la pharmacie de garde. En dessous, les numéros de différents services administratifs (mairie, préfecture, tribunal, Pôle emploi, etc.). Dans la colonne de droite, « Nos artisans », figurent des numéros d'artisans (serrurier, électricien, plombier, assainissement, etc.).

Indépendamment du mélange discutable d'offres de services très différentes, hétérogènes entre elles, ranger l'urgence administrative dans la catégorie de l'urgence relève d'un abus de langage, et sans doute d'une confusion conceptuelle.

Si nous avons le sentiment de vivre perpétuellement dans l'urgence, c'est que notre société nous accule à vivre dans un non-temps, celui du moment de l'actualité, supprimant la notion même de continuité temporelle, et celle de relation durable à l'autre comme à nous-mêmes. Nous devrions chercher à comprendre que nous perdons ainsi le court temps qui nous est imparti, et que peut-être la réalité diffère du sentiment que nous en avons.

Car l'urgence est antinomique de l'accueil et du soin, elle ne permet pas d'établir une relation attentive à l'autre, qui est bien spécifique. Ne confondons pas « urgence » avec « intense », les deux notions entrant en conflit avec la patience, art d'épouser la temporalité.

Plutôt que de vivre dans l'urgence, il y a urgence à vivre

Au lieu de vivre dans l'urgence, il est urgent de vivre. « Il est urgent de vivre » signifie qu'il est urgent d'échapper à la pression, voire à la violence des urgences. C'est peut-être ce que la sagesse populaire exprime par « il est urgent d'attendre ».

Jean-Bernard Pontalis décrit ainsi des malades de l'anticipation, ceux qui sont toujours en avance sur le moment présent : « *Être en avance sur le moment présent. Mais le moment présent existait-il ? Ce moment où, soudain, il pouvait lui arriver quelque chose d'imprévisible*¹. »

Nous sommes des malades de la non-anticipation, nous croyant soudain devenus immortels, de sorte que, pour nous, plus rien de nouveau ni d'imprévu n'arrive, la répétition sans fin du présent nous faisant oublier notre finitude. Les moyens modernes d'information et de communication tels que Internet, le téléphone portable, les innombrables chaînes de télévision, la télé-réalité, etc., nous faisant croire que nous sommes citoyens du monde, contri-

buent à écraser davantage le temps, l'urgence devenant chronique, et non plus conjoncturelle dans des situations de danger. Nous allons de crise en crise dans une culture de l'instantané, si bien que la notion de crise s'auto-dissout elle-même dans une absence de jugement, c'est-à-dire de séparation entre l'essentiel et l'inessentiel, ne laissant plus aucune place pour la réflexion ni pour la solitude, conditions d'une présence à l'autre.

Au premier siècle après Jésus-Christ déjà, Sénèque se moquait non sans ironie des « gens occupés » qui font grief à la vie d'être trop courte, attendant le moment de la retraite pour s'appartenir à eux-mêmes plutôt que de s'adonner à des tâches pressantes, mais vaines. Par « occupés », il entendait qu'ils sont accaparés par une vie factice qu'ils ont eux-mêmes choisie, ils sont ainsi malades, ou demi-vivants. Leur oisiveté, quand ils ont du loisir, consiste à s'occuper d'affaires oiseuses. [...]

Si la partie de la vie que nous vivons nous paraît courte, c'est parce que tout le reste n'est pas de la vie, mais du temps. Or, c'est notre relation au temps qui est déséquilibrée. Nous flottons le plus souvent ; et nos passions nous précipitent sur l'écueil qu'elles redoutent. *« Ceux-là ont la vie la plus courte et la plus troublée qui oublient le passé, négligent le présent, craignent l'avenir ; au dernier moment, ils s'aperçoivent trop tard, les malheureux, qu'ils ont été tout le temps occupés à ne rien faire⁴. »* Ce temps court est précipité par leur faute car ils passent d'un caprice à l'autre ne pouvant s'arrêter à un seul désir. Les journées leur sont ainsi odieuses. Pour dépasser leur condition mortelle, et même la convertir en immortalité, ils n'ont rien trouvé de mieux que de se forcer journallement à traiter des plus minimes comme si elles étaient de « graves questions ».

À l'inverse, *« c'est la marque d'un esprit assuré et tranquille de vagabonder à travers toutes les périodes de son existence ; l'esprit des gens occupés, comme s'ils étaient sous un joug, ne peut ni se tourner ni regarder en arrière. Leur vie s'en va donc à l'abîme ; rien ne sert de verser et de verser encore, quand un vase n'a pas de fond pour recevoir et conserver ; de même, peu importe le temps dont on dispose, s'il n'a pas où se poser, s'il passe dans des âmes fêlées et percées⁵ ».*

Se déprendre et se relâcher pour se reprendre et avoir prise

[...]

Le sociologue et politologue allemand Hartmut Rosa distingue trois grandes périodes : le monde pré-moderne, dominé par la tradition, où les choses restent ce qu'elles ont toujours été ; une première modernité, où la structure temporelle a basculé vers le changement et l'avenir ; une modernité tardive enfin, où le changement n'est plus inter-générationnel mais intra-générationnel : divorces, remariages, les cycles de vie familiaux durent moins longtemps que la vie d'un individu ; dans le monde du travail, les métiers changent à un rythme plus élevé que les générations. Il montre ainsi que, s'il y a un décalage entre le sentiment de ce

que nous vivons et la réalité de l'écoulement du temps, celui-ci provient d'une conjugaison entre une accélération des changements techniques, sociaux et individuels et une pétrification des systèmes qui se seraient autonomisés, échappant à tout contrôle. De sorte que tout irait plus vite en surface, alors que les structures du monde seraient de plus en plus figées.

Urgence, beauté et durée de la vie

Mais qu'est-ce qui aurait vraiment changé ? C'est peut-être que, la vie étant autrefois plus courte, il y avait urgence à en jouir. L'urgence est liée à la durée de la vie. Au XVI^e siècle déjà, Ronsard chantait la douleur du temps qui passe et qui flétrit la femme aimée. En lui envoyant un bouquet de sa main, il écrit à Marie :

*« Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flétries
Et périront, comme ces fleurs, soudain
Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame,
Las ! Le temps non, mais nous nous en allons... »*

Cette conscience aiguë d'un raccourcissement de la vie rendait d'autant plus urgent le plaisir de vivre.

Qui ne se souvient de ces vers adressés à Hélène de Surgères :

*« Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
"Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle." »*

Au XIX^e siècle, *La Femme de trente ans* était âgée. La beauté des femmes était plus périssable qu'aujourd'hui. Le jeune Balzac, endetté, sous la pression de ses créanciers et à la suite de la faillite d'une société pour l'exploitation d'une fonderie de caractères, se lançait dans une course folle à l'écriture. Voici ce qu'il écrivait à Madame Hanska le 16 juin 1846 :

*« ...être loin de toi, c'est être crucifié à tous les moments. Sans les **travaux urgents** et le désir de ne plus avoir d'obstacles entre nous, je ne serais pas à ma table de travail⁸ »,* ou dans une lettre du 8 janvier 1846 : *« Je sens la nécessité cruelle, absolue, **urgente**, violente, de terminer les 7 feuilles qui manquent au 12^e volume de la Comédie humaine⁹. »*

Le temps ne manque pas : nous nous manquons à nous-mêmes

Il semblerait que notre rapport au temps soit aujourd'hui bouleversé en raison de ce que nous croyons être une accélération sans précédent. Ne serait-ce pas plutôt notre rapport à nous-mêmes ?

C'est moins le temps qui manque que nous qui nous manquons à nous-mêmes.

Comment être dans une insouciance qui ne soit pas une fuite ? Comment sortir du carcan des normes et des intérêts ? Comment nous désangoisser de la pensée de la mort ? Peut-être, pour accéder à la compréhension de vivre, la vue de la nature pourrait-elle nous instruire : en elle, point d'accélération, la vibration est continue.

Nous sommes invités à « être de saison ». La saison nous inspire, elle nous émeut. La saison nous fait oublier le quadrillage ordonné par notre raison. Vibration qualitative continue, elle confère au monde sa palpitation.

Pourtant, dans les domaines de la famille, du soin (les lits d'hôpital sont occupés moins longtemps, de moins en moins de temps est consacré à l'écoute de l'histoire singulière de patients de plus en plus impatients), de l'alimentation (prolifération des « fast food », des enseignes « quick », etc.), de la littérature, dans les relations sociales comme dans la vie intime, en politique comme en amour, nous sommes entrés dans l'ère du temps court, voire du « pas le temps ».

Paul Morand, symbole du cosmopolitisme européen, amoureux des voyages, de la vitesse et des femmes, en offre une illustration. Dans *L'homme pressé*, Pierre manque tout par sa hâte fébrile à précipiter le temps. Il ne goûte plus ni les moments d'intimité que sa femme Hedwige lui ménage ni la poésie du monde. Il se consume en allant droit vers un but qui est renouvelé chaque fois qu'il est atteint.

Il semble que « réussir », ce soit nécessairement être « débordé ». Ceux qui échouent apparaissent comme des « échoués » du temps : ils le regardent comme un spectacle qui défilerait devant eux sans y prendre part. L'homme débordé est devenu comme le modèle de l'homme moderne. Comment le caractériser ? Il est celui qui multiplie le nombre d'expériences qu'il peut accumuler dans une même journée.

Hartmut Rosa écrit : « *Nous produisons et nous consommons toujours plus de biens, et donc plus d'options, de possibilités. Vous avez le choix de faire de plus en plus de choses : davantage de chaînes de télé, de pages Internet, le nombre de personnes que vous pouvez rencontrer à explosé...*¹⁰ » Cette multiplication d'expériences serait un équivalent fonctionnel de la promesse religieuse de vie éternelle.

L'immédiat est notre éternité

Chez les Anciens, la vie bonne était une synthèse entre nos désirs, leur satisfaction et l'idéal du bonheur.

Pour les Modernes, « *la vie bonne, selon Rosa, est définie par la richesse des expériences que nous pouvons avoir. Le régime normatif de la modernité est temporel*¹¹ ».

Même la fréquentation de cours de méditation ou la retraite dans des monastères pour être une semaine ou deux sans Internet ni sans connexion avec l'extérieur, ou même l'année sabbatique, obéiraient à une **stratégie de ralentissement** pour une efficacité plus grande dès le retour à l'immersion dans la vie sociale. C'est une stratégie d'adaptation.

Les moines seraient-ils libérés de cette soumission aux rythmes temporels ? Leur vie monastique est aussi rythmée par des contraintes temporelles fortes mais différentes, et surtout elle est ordonnée à une urgence de la conversion et du Salut plutôt qu'à celle de l'efficacité.

L'homme moderne : un individu qui s'épuise en refusant toute limite

Quotidiennement, nous subissons la pression d'une société fonctionnant le plus souvent selon le seul registre de la réactivité. Se dessine ainsi le visage d'un nouveau type d'individu, flexible, pressé, s'efforçant de coller aux exigences de l'instant ou bien à la jouissance qu'offre celui-ci, cherchant dans l'intensité du présent comme l'équivalent d'une immortalité instantanée.

S'y dessine aussi le visage d'un homme malade, angoissé, maniaco-dépressif se sentant insuffisant parce que, cherchant à se surpasser, il n'y atteint pas. Une sorte d'héroïsme du quotidien menant à la catastrophe. Un homme sans avenir. Nicole Aubert décrit ce « *culte de l'urgence* » en analysant d'abord les grandes mutations du rapport au temps, puis un vécu de l'urgence entre jouissance et épuisement ¹².

L'urgence n'est pas une fin en soi. Elle est peut-être devenue aujourd'hui un **instrument** au service d'une exigence communément admise celle d'une concurrence effrénée entre les individus, d'une course à la performance, à la rentabilité, à la compétitivité mondiale.

Il faudrait alors nous interroger sur les conditions de production de nouveaux agents économiques au détriment de la notion réflexive et intérieure de sujets. Nous sommes des agents avant d'être des sujets, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou non. En cela, nous serions nous-mêmes instrumentalisés par une norme qui est celle de l'économie mondiale.

L'urgence : sentiment illusoire du temps plutôt que réalité objective

Or, ce sentiment d'une accélération du temps est une illusion, nous avertit le physicien Étienne Klein. « *Constatant que nos agendas sont saturés... nous nous exclamons, comme à bout de souffle : "Le temps passe de plus en plus vite." Comme si le temps n'avait rien d'autre à faire que d'épouser le rythme de nos activités. Comme si, surtout, la notion de vitesse lui était applicable... Or, pareille invocation d'une vitesse d'écoulement qu'aurait le temps n'a guère de sens puisqu'une vitesse est dérivée par rapport au temps* ¹³. »

Selon lui, cette confusion entre le temps et la matérialité du changement, l'exubérance du devenir, le rythme de nos échanges, en dit long sur notre modernité : nous croyons naïvement que plus il y a d'innovations, plus la réalité s'agrandit et plus il y a de temporalités en acte.

En réalité, nous serions moins les victimes d'une prétendue accélération du temps que d'une simultanéité et superposition de présents multiples. C'est moins un raccourcissement des durées qu'une synchronisation des tâches qui nous affecte. En même temps que nous travaillons, nous regardons les écrans de nos téléphones portables, ceux de la télévision, envoyons des SMS, écoutons nos répondeurs, la radio, pensons aux rendez-vous à venir, etc. Mais nous savons implicitement que l'agitation n'est pas le plus court chemin vers la création. Nous confondons l'emballement technique (Internet haut débit) avec une accélération du réel même.

Plus nous sommes équipés d'appareils ayant vocation à nous faire gagner du temps, plus nous avons le sentiment d'en manquer. Nous ne mesurons pas le coût exorbitant qui en résulte pour ceux-là même qui prétendent bénéficier des progrès de la technique au détriment des valeurs qu'ils défendent (efficacité, ubiquité, impression d'omnipotence, etc.). Le triomphe de l'immédiat, le règne de l'instantané, dynamitent la temporalité de la rencontre.

Du temps, nous héritons des Grecs non Chronos, le temps qui passe, mais Kronos, le dieu qui mange ses enfants.

Le temps nécessaire de la délibération (caractéristique de la démocratie grecque) aurait fait place au tempo des sphères économique et médiatiques. La sphère politique s'y dissout. Comme le rappelle Hartmut Rosa, « *La politique a perdu le rôle incontesté... qui consistait à dicter le rythme des événements sociaux.* » C'est désormais l'économie qui dicte ses lois à la politique. Émergent ainsi de fausses permanences et des troubles de l'identité.

Substitution d'un « faux *self* » à un vrai moi

L'homme moderne serait un homme stochastique, selon une expression de Denis Ettighoffer et Gérard Blanc, cités par Nicole Auber. L'urgence joue le rôle de « drogue de l'action ».

Cet homme est décrit ainsi : « *ses valeurs sont emportées dans un maelström de sensations fugaces qui ont perdu toute logique... L'homme stochastique n'a plus de discipline personnelle, on ne sait pas s'il rentrera chez lui ce soir et à quelle heure... éclatée, sa trajectoire est aussi erratique que sa vie, laissant mille malheureux sur sa route. Un jour, on le trouvera cramponné à son téléphone et à son portable, dans les toilettes d'un TGV qui part pour une destination qui n'a rien à voir avec celle de son billet... Branché sur les réseaux électroniques, l'homme stochastique est vidé de son sens, soumis aux pures sensations de l'immédiateté, qui lui sert désormais de stimulus artificiel dont il a du mal à se passer... Ses sens sont surstimulés, son esprit survolté, son langage haché, comme ses phrases qu'il ne finit jamais : il surfe...*¹⁴ »

Contrairement à ce qu'on pourrait croire se dessine ici non un homme « en plus », mais un homme « en moins » : un homme insuffisant, **fatigué** selon une expression d'Alain Ehrenberg. En lui, le conflit disparaît au profit du déficit et du manque. C'est la dépression qui le guette, avec ses deux phases maniaque et dépressive. Point n'est besoin d'attendre la crise. Celle-ci n'est pas imminente, mais omniprésente.

Privé de distance symbolique, il ne parvient plus à penser le monde même sur le mode de l'intentionnalité et du projet. Le projet est remplacé par un imaginaire de l'instant. Un sans imagination.

En ayant fait choix de l'immédiat, en le subissant plutôt, l'homme moderne se soustrait à la profondeur du suspens et de l'attente, en effaçant l'horizon. Or, l'attente est riche de sens. La « nouvelle culture » qui en découle, en s'affranchissant de cet horizon, laisse échapper l'humanité de l'homme. [...]

Cette hébétude de l'instant qui prétend exprimer notre époque est un symptôme : une fièvre du vide. Une époque qui ne fait plus place à un rapport à soi parce qu'il n'y aurait plus de soi. Celui-ci serait empli par les autres, tous les autres, de tous pays sans distinction ni hiérarchisation, objets comme personnes (l'ordinateur, créant une illusion d'ubiquité, devenant substitut universel de tous les rapports que nous pouvons instaurer).

Le soi est devenu un « faux *self* », selon une expression de Winnicott. Perdant un aspect de sa personnalité, il se dépersonnalise, renonçant même au besoin fondamental qui le pousse à exister, et à sentir son existence. Il devient comme un individu artificiel, enrôlé dans des rôles différents, privé de la meilleure partie de lui-même : sa créativité.

De sorte que, paradoxalement, l'homme qui réussit, selon les critères d'une société sortie de son axe (vitesse, performance, rentabilité, etc.), serait un homme malade.

Osons une hypothèse : inversement, peut-être, les personnes malades, soucieuses de rejoindre leur vrai moi, seraient-elles celles qui résistent aux contraintes artificielles ? Déclaires « inadaptées » parce qu'elles ne courent pas sans arrêt vers des buts inaccessibles, pratiquant la lenteur comme exercice spirituel, elles vivraient librement, en adéquation avec elles-mêmes, dans un déliement qui les prémunirait contre le délitement.

Guy SAMAMA*

* Professeur agrégé de philosophie, formateur dans l'académie de Paris, auteur de différents articles. Directeur de collection chez François Bourin éditeur.

1. Jean-Bernard PONTALIS, *Avant*, Paris, Gallimard, 2012, p. 138.
4. Sénèque, « *De brevitate vitae* », in *Dialogues*, tome second, trad. Bourguery, Paris, éd. Budé, coll. « Les Belles lettres », 1972, p. 71.
5. *Ibid.*, p. 61.
8. H. de Balzac, *Lettres à madame Hanska*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », t. 2, p. 214. C'est nous qui soulignons.
9. *Ibid.*, t. 2, p. 156. Nous soulignons.
10. Hartmut ROSA : « *L'accélération est l'équivalent de la promesse religieuse de vie éternelle* », in *Philosophie Magazine* n° 57, mars 2012.
11. Hartmut ROSA, *ibid.*
12. Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2003.
13. Etienne KLEIN, journal *Le Monde*, 20 mai 2011.
14. Nicole AUBERT, *op. cit.*, pp. 130-131.

Paru dans : *Approches* n° 149, avril 2012
www.approches.net